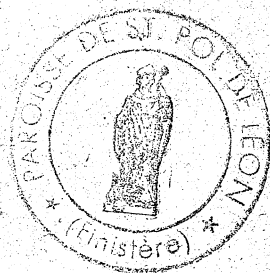


Diocèse de
Quimper & Léon

Document numérisé en 2015

ORAISON FUNÈBRE.



signature

95039/1950



Oraison Funèbre

DE

L'ILLUSTRISSIME ET REVERENDISSIME

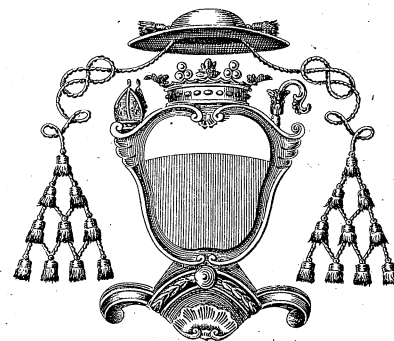
MONSEIGNEUR

JEAN FRANCOIS DE LA MARCHE,

Evêque et Comte de Léon,

Prononcée le 29 Janvier, 1807, dans la Chapelle
Françoise, de Conway-Street,
Fitzroy-Square,

PAR M. L'ABBÉ DU CHÂTELLIER,
VICAIRE GENERAL.

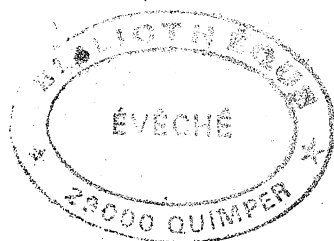


FB
922
(17)

LONDRES :

De l'Imprimerie de W. Marchant, 3, Greville-Street, Holborn,
ET SE TROUVE CHEZ DULAU ET CO. LIBRAIRES,
SOHO-SQUARE.

1807.



ORAISON FUNÈBRE

DE MONSEIGNEUR

JEAN FRANÇOIS DE LA MARCHÉ,

ÉVÊQUE ET COMTE DE LÉON.

*Profugam iræ fratris sui justum, deduxit per vias rectas,
et ostendit illi regnum Dei, honestavit illum in la-
boribus, et complevit labores illius.*

Ce juste que la fureur de ses frères a banni de sa patrie,
la sagesse l'a conduit par des voies droites, et fixant
ses regards sur le royaume de Dieu, elle a perfec-
tionné sa vertu dans les travaux et les a consommés.

SAG. 10, 9.

MONSEIGNEUR,

Le plus beau spectacle que l'Esprit Saint propose
à l'homme sur la terre, c'est celui d'un juste éprou-
vé par de long travaux, accompagné long-tems
des succès de la prospérité; et qui, tombé tout-à-
coup dans l'infortune, n'est point étourdi de sa
chute; mais conservant une âme égale dans ces
diverses situations, suit sa route sans jamais s'en

écarter, et arrive heureusement au terme. Est-ce la sagesse humaine, est-ce une vaine philosophie qui le fait marcher du même pas dans l'une et l'autre fortune ? Non : la sagesse du monde ne donne à celui qu'elle a formé pour appui que ses propres forces. Elle peut exalter son orgueil pour le faire paroître grand : mais au moindre souffle ce fragile édifice de la vanité s'évanouit en fumée. Ce n'est point là le juste de la religion. Une sagesse supérieure à la sienne, la sagesse d'en haut l'a pris par la main. Elle le conduit par des voies toujours droites, et lui montrant les richesses et la gloire du royaume que Dieu lui promet en partage, elle présente un objet fixe et solide à son ambition, et couronne ses travaux à la fin de sa carrière.

Ce juste dont l'Esprit Saint nous fait ici l'éloge vous le reconnoissez, Messieurs, dans le vertueux Pontife à qui je viens offrir le tribut de votre douleur et de vos regrets. Quand vous l'avez vu dans ce dernier combat, si terrible à la nature, envisager la mort avec ce courage sans ostentation, ce calme d'une conscience pure qui prépare la victime et fait les apprêts du sacrifice, toutes ses vertus se sont retracées à vos souvenirs, et vous avez dit que si la mort ne l'a point environné de ses terreurs, c'est qu'il a vécu sur la terre de la vie des justes, que dans les travaux de sa longue et honorable carrière, il a rapporté toutes ses œuvres au principe qui les épure et les sanctifie,

et que si la gloire du monde est venue le chercher, il n'en a jamais fait l'objet de ses poursuites. Non, Messieurs ; et quand je parois devant vous pour honorer sa mémoire, son humilité m'a reproché d'avance l'hommage que je vais lui rendre. Il me semble que sa voix sort de sa tombe pour m'imposer silence, et que je l'entends encore répéter ces paroles qu'il prononça sur son lit de mort : *Je demande des prières et ne veux point d'éloges.* Pardonne, ombre vénérable et chère : c'est la seule de tes intentions qui ne doive pas être remplie. Que l'humble sentiment qui l'a dictée ajoute un rayon de plus à la couronne du juste : l'histoire de tes vertus nous appartient. Elle est dans la bouche des nombreux orphelins que tu laisses après toi, et la chaire de vérité ne peut leur refuser l'utile consolation de leur apprendre quel en fut le principe, qu'elle en doit être la récompense, quels sous les fruits qu'ils peuvent en retirer eux-mêmes.

C'est donc à la piété qui s'instruit et s'édifie par de grands exemples, que je viens proposer la vie de l'Evêque de Léon. Les événemens qui l'ont remplie, la nature des affaires qu'il eut à traiter, le genre de ministère qu'il exerça dans les jours de son exil,ourniroient sans doute, dans un autre éloge que le sien, des traits intéressans pour la curiosité d'un monde profane. Mais il a donné son empreinte à toutes les situations de sa vie. On

diroit que tous les événemens se ressemblent, parce qu'ils n'ont point altéré l'égalité de son âme. Les affaires les plus compliquées paroissent communes, parce qu'elles prennent entre ses mains le caractère de simplicité qui le distingue, et qu'elles sont subordonnées à cette grande et unique affaire qui donne le mouvement à toutes ses actions, et en assure le mérite auprès de Dieu.

Voyez-le dans son diocèse à Léon, toujours occupé des fonctions de son saint ministère, veiller à tous les besoins du troupeau, lui donner des pasteurs éclairés et charitables, les former lui-même à la science de leur état, et leur inspirer par son exemple le zèle de la maison du Seigneur.

Voyez-le dans l'assemblée des Etats en Bretagne, quand son devoir le force d'y paroître, porter dans les affaires cette sagacité, cet esprit d'ordre, ce désintéressement, étranger à toutes vues personnelles, qui lui obtinrent constamment la confiance de tous les ordres.

Passez les mers avec lui, quand la persécution l'a jeté sur une terre hospitalière, que les regards d'une nation généreuse ont distingué son mérite, qu'elle le fait dispensateur de ses innombrables bienfaits, et rassemble autour de lui un peuple entier de victimes qu'elle réchauffe et nourrit dans son sein.

Partout il est l'homme du besoin et de la circonstance, parce qu'il est cet homme de Dieu, dont parle l'apôtre, qui suit en tout la justice, la piété, la charité, la patience, qui ne se recherche en rien, et qui dans le bien qu'il opère, voudroit comme la Providence, dont il est l'instrument, cacher son action et rester invisible. Voilà le secret de toute sa vie! c'est là ce qui nous explique comment il a conservé tant de calme au milieu des sollicitudes du siècle; comment il a pu vaquer à tant de soins et d'affaires, sans perdre le goût des choses du ciel, secret que nous a surtout révélé cette fin si douce et si tranquille, où la mort ne se fait sentir que par la résignation d'une âme qui souscrit à son arrêt, l'humilité qui lui fait demander grâce à son juge, les élans d'une charité qui la transporte d'avance dans le sein de son Dieu.

Telle est, Messieurs, l'idée que nous pouvons former de ce Prélat, le digne objet d'une douleur universelle, de l'illustrissime et révérendissime Mgr. Jean François de la Marche, Evêque et Comte de Léon.

Deux époques remarquables qui partagent sa vie publique, son épiscopat et son exil, partageront aussi son éloge. En essayant de traiter un sujet si touchant, je ne présume point assez de mes forces pour espérer de remplir votre attente. Les bontés qu'il eut pour moi, le sentiment profond

qu'elles ont laissé dans mon âme, ne m'ont point permis de me refuser à l'honorable confiance qui m'a fait l'interprète de la voix publique. Mais pour avoir un titre à votre indulgence, il me suffira de vous parler de ses vertus, de vous rappeler ses bienfaits. Le tableau que je vais vous en faire, tout foible qu'il est, intéressera vos cœurs. comme, par une impression contraire, la vue seule de son portrait, exposé dans la galerie antique du palais de nos rois, a fait frémir les ennemis de la religion et du trône, qui l'ont arraché précipitamment de la muraille qui, suivant l'expression du prophète, paroissoit s'animer pour leur reprocher leurs crimes. *Lapis de pariete clamabit* (a).

PREMIERE PARTIE.

Que le monde pour honorer ses héros, aille leur chercher dans les siècles passés une longue suite d'ayeux qui les ont précédés dans la nuit du tombeau : en ajoutant leur nom à cette chaîne funéraire, sa vanité ne fait que multiplier le néant. Je ne vous arrêterai point, Messieurs, sur la noble et ancienne origine de Mgr. de la Marche. Loin de cette pieuse cérémonie les titres qui ne s'appuient que sur le tems. Il en faut présenter d'autres pour l'éternité : et combien il est consolant pour nous de les voir rassemblés en si grand nombre dans la vie du grand évêque que nous pleurons.

Cependant ses premiers regards parurent se fixer sur la gloire que le monde admire. Il servit quelques années dans les armées de son roi, et les champs d'Italie furent témoins de sa valeur. Mais si, par des vues secrettes de sa Providence, l'Arbitre Suprême de la destinée des hommes leur fait suivre d'abord une route qui semble les éloigner du but auquel il les appelle, n'y soyons pas trompés : il saura bien les y ramener ; et les pas même qu'ils ont faits dans une autre carrière, ne sont étrangers qu'aux yeux du vulgaire à celle qu'il se propose de leur ouvrir. Rien ne paroît plus opposé que le bruit et le tumulte de camps, au silence et à la paix du sanctuaire. Cependant la milice de J. C. a aussi ses rapports avec celle des princes de la terre ; et le courage qui fait braver la mort dans les combats, le dévouement au service de sa patrie, le désintéressement et la droiture qui caractérisent le guerrier, en élevant son âme par des grands motifs, peuvent bien la préparer au courage qui doit lutter contre les ennemis de J. C., et les fureurs de la persécution, au dévouement qui sacrifie sa vie entière aux fatigues et aux dangers d'un ministère laborieux, à cette droiture, à cette pureté d'intention qui ne connoît d'autre fin que la gloire de Dieu et le salut des peuples. Nous aimons à voir ces vertus de deux états si différens, entées l'une sur l'autre dans Mgr. de la Marche, nous annoncer déjà, que si la fidélité du sujet envers son roi a servi d'apprentis-

sage à la fidélité du pontife envers son Dieu, la religion ne sera point ingrate, et ne lui fera jamais séparer deux devoirs étroitement unis.

A l'exemple de ce saint évêque qui fut la gloire et l'ornement de l'Eglise Gallicane encore à son berceau, nouveau Martin, en quittant les enseignes des rois de la terre, pour suivre celles du roi du ciel, il ne cherche point à franchir rapidement les marches du sanctuaire. Les années qu'il a perdues dans l'agitation du siècle, il n'a garde de s'en faire un titre pour abrégier le tems d'épreuve. Jeune encore, il se forme à la science du sacerdoce dans ces maisons pieuses où l'on respire le goût des choses saintes. Avant d'être maître en Israel, on le voit au rang de disciples dans cette école célèbre qui fut mère de Gerson et de Bossuet, et parcourant tous les degrés, il entre enfin dans cette lice honorable où l'émulation du savoir et des talens préparoit des défenseurs à l'église, et continuoît la succession des docteurs qui l'enrichissent de leurs lumières.

C'est ainsi qu'il se rend digne de la gouverner un jour. Grand vicaire de Tréguier, la confiance de son évêque se repose presque entièrement sur lui pour la conduite de son diocèse, et les détails d'une grande administration ne sont point au dessus de ses forces et lui deviennent familiers. Son activité, son application, ses vues, dirigées vers le bien public, qui lui font déjà concevoir et exé-

cuter des établissemens utiles et ouvrir au peuple de Tréguier de nouvelles sources d'industrie, ont fixé sur lui les regards de la province. L'estime de ses concitoyens l'a désigné d'avance pour l'épiscopat et le choix du prince ne tardera point à confirmer leur suffrage. Eglise de Léon, vous aurez un pasteur selon le coeur de Dieu, qui s'unit à vous comme à l'épouse qui reçoit le serment d'une inviolable fidélité, dont les offres les plus brillantes aux yeux de l'ambition ne pourront point le séparer, et qui le verra toujours résider auprès d'elle, jusqu'à ce que la persécution l'arrache à son amour et la condamne à pleurer son absence. Et vous, province de Bretagne, dans cet évêque, enfant de la patrie, vous aurez un défenseur éclairé de son antique constitution, qui saura concilier vos droits avec la prérogative du souverain, rapprocher par sa sagesse des intérêts que la passion cherche à désunir, et qui, fidèle à son pays et fidèle et à son roi, obtiendra par l'ascendant seul de la vertu, la confiance des dépositaires de l'autorité, pour diriger son action vers le bonheur public.

Oui, Messieurs, l'Evêque de Léon sçut allier aux devoirs de son auguste ministère, les devoirs de l'homme public qui se rend utile à sa patrie, et les services qu'elle en reçut lui ont acquis les titres les plus légitimes à sa reconnoissance, sans que la religion ait à lui reprocher un instant d'oubli et de négligence dans l'exercice de ses fonctions saintes.

Je ne crains donc pas de porter votre attention sur les talens qu'il a déployés dans les différentes parties de l'administration qui lui ont été confiées par les états de sa province. Je sais que tout pontife est établi d'en haut pour être le dispensateur des mystères de Dieu, offrir les dons et les sacrifices pour les péchés du peuple, instruire, corriger et réformer, et ne viens point intervertir l'ordre établi par J. C., ni faire de son royaume spirituel un royaume tout terrestre. Mais je sais aussi que l'on doit repousser un préjugé nuisible à la religion, parce qu'il tend à lui enlever par des moyens indirects son influence sur l'esprit des peuples, préjugé qui représente ses ministres comme étrangers aux intérêts de leur patrie, et indifférens à leurs devoirs comme citoyens, qui proscriit comme un abus les prérogatives dont ils jouissent dans l'état, et les services que l'état exige de leur fidélité, préjugé que les ennemis même de la religion ont eu l'adresse de faire adopter à une piété plus ombrageuse qu'éclairée. Nos pères en sa-voient autant que les sophistes modernes sur la nature des obligations qui nous attachent spécialement au service des autels. Mais ils connoissoient mieux l'utilité de cette alliance que l'état avoit faite avec la religion, de l'accord de deux puissances qui doivent se prêter un appui mutuel, sans jamais se confondre. Et si la religion tiroit de grands avantages de la protection des souverains, l'église devoit-elle regarder comme profane

tout emploi qui sans nuire aux fonctions essentielles de ses ministres, acquittoit sa dette envers la patrie, et contribuoit à sa prospérité? Certes les saints évêques de l'église primitive ne cro-yoient point déroger à leur devoir, lorsqu'ils étoient assis sur le tribunal que leur avoit élevé la confiance des peuples, lorsqu'ils exerçoient une double autorité, et prononçoient sur les intérêts des particuliers des jugemens qui eurent force de loi sous le règne des empereurs devenus chrétiens.

C'étoit dans le même esprit que l'Evêque de Léon prennoit part aux affaires de sa province. Il assistoit aux états avec ses collègues, parce que leur devoir étoit d'y paroître, et les loix sembloient avoir prévu la répugnance qu'ils auroient à s'arracher à de plus saintes occupations, quand elles avoient établi des peines, honorables sans doute, contre l'absence des prélats.

C'est à vous, membres des états de Bretagne, qui l'avez suivi dans tous les pas de sa carrière publique, à nous dire quelle étoit son aptitude pour les affaires, sa pénétration pour en saisir le point juste et décisif, cet esprit d'application qui en dévorait les difficultés et les ennuis, cet esprit d'ordre que leur complication n'embarrassoit point, qui les classoit à leur place, étoit tout entier à chacune, en partageant son attention sur toutes. Dites-nous si l'étendue de ses vues se bornoit à

concevoir ces projets, utiles en spéculation, qui échouent ou que l'on refuse d'adopter comme impraticables dans l'exécution? L'avez-vous vu proposer aucun plan, qu'il n'eût prévu d'avance et levé tous les obstacles, qu'il n'eût rassemblé sous vos yeux tous les moyens de succès? En vous invitant à rendre hommage à ses lumières, mon objet n'est pas de l'investir de cette gloire humaine qui n'est propre qu'à ternir l'or du sanctuaire, et dont la poursuite est dangereuse même pour les enfans du siècle. Mais vous savez qu'il fut toujours évêque jusque dans les affaires purement temporelles où l'appeloit son rang politique aux états, et que s'il obtint leur estime et cette confiance qui assuroit le succès de ses vues, c'est qu'elles alloient toujours s'épurer à la source des vraies lumières, et qu'elles respiroient ce désintéressement, cet oubli de soi-même, cette intention toujours droite qui les rapporte à Dieu et sanctifie tout ce qu'elle entreprend.

Par quel autre secret, Messieurs, auroit-il toujours conservé dans sa province la même considération et la même influence, auroit-il joui, dans les différentes fluctuations de l'autorité, d'un crédit égal auprès de tous les représentans du souverain qui se sont succédés dans des tems difficiles, et des circonstances délicates? Ce secret important, je vous le répète, n'allez pas le chercher ailleurs que dans cette droiture de coeur et d'esprit qui réunit tous

les suffrages, malgré la diversité de vues et de caractères, quand celui qu'elle inspire ne poursuit que l'intérêt de la chose publique, et n'est point occupé de celui de son amour-propre ou de son ambition, lorsqu'il n'a d'autre but que celui de faire le bien, et n'a point la prétention de paroître l'avoir fait. Cet homme ne flatte point et n'offense point, et comme ses vues sont utiles sans ostentation, qu'il n'en fait point sa propriété personnelle, on les avoue, on les seconde sans jalousie, comme appartenant à tout le monde. C'est en quelque sorte un fonds public où chacun va puiser, et la source qui le produit est agréable à tous, et n'inspire de défiance à personne. Je vous en prends encore à témoins, vous dont le suffrage est si honorable à sa mémoire; est-ce en caressant tour-à-tour les passions de ceux que leurs emplois mettoient en rapport avec lui, qu'il avait acquis une si grande influence dans les affaires? Ce rôle avilissant peut avoir des succès de circonstance; il n'inspire point une confiance universelle et solide. Trop de personnes sont intéressées à pénétrer les motifs de l'acteur, à révéler les moyens qu'il emploie. Avez-vous remarqué que les liaisons de l'Evêque de Léon changeassent avec la fortune? L'avez-vous vu même dissimuler son attachement à des amis (b) contre lesquels l'opinion de ses compatriotes étoit armée? Il parloit d'eux: il en parloit en public, sans affectation et sans crainte, comme s'il eût ignoré la défaveur qu'on lui portoit. Il en

parloit, et cette défaveur ne s'étendoit pas jusqu'à lui, parce qu'on admiroit sa générosité, et que si l'on avoit des raisons de blâmer leur conduite, on le séparoit toujours de ce qu'elle avoit de blâmable. Tel est l'ascendant de la vertu qui commande le plus à l'estime des hommes, un désintéressement étranger à toutes les ruses de l'amour-propre.

D'où venoit encore cette heureuse facilité qu'il avoit de traiter avec des personnes de tous les rangs, et qu'en paroissant devant les grands du monde, il se trouvoit tout-à-coup introduit dans leur confiance ? Comment cette impression que produit la grandeur sur le commun des hommes, n'affoiblissoit-elle jamais chez lui la force des raisons qu'il avoit à faire valoir auprès d'eux ? C'est qu'il étoit tout entier à la chose qu'il avoit à traiter, et que s'oubliant lui-même, il n'étoit point maîtrisé par ces mouvemens inaperçus de l'amour-propre qui, trop occupé du rapport de la personne à la personne, ôte à l'esprit sa liberté, et au coeur son indépendance ; c'est que cet oubli de lui-même n'étoit point une affaire de calcul, et lui étoit si naturel qu'il éloignoit jusqu'au soupçon qu'il voulut sortir de sa place et se mettre au niveau des personnes qui lui étoient supérieures en dignité. Vertus inappréciables de l'homme public auxquelles sa patrie rend hommage, et dont je trouverais encore d'illustres témoins dans ces augustes assemblées du clergé de France où l'Evêque de Léon a

paru avec cet esprit de fermeté, tempéré par une sage modération, qui résista dès-lors aux innovations qui commençoient à menacer l'héritage du Seigneur.

Mais je vous ai trop long-tems arrêtés, Messieurs, sur les soins d'une administration qu'il ne plaçoit qu'au second rang dans l'ordre de ses devoirs. Hâtons-nous de vous le montrer dans l'exercice de ses fonctions saintes, avec le même empressement qu'il avoit lui-même de les reprendre. Son troupeau n'a point souffert d'une courte absence. - L'oeil du pasteur n'a point cessé de veiller de loin sur lui, et ses fidèles co-opérateurs n'ont point enfoui dans la terre le talent qu'il leur a confié. Il se fait rendre compte de leur gestion. Chaque année le voit parcourir son diocèse en entier. Ses visites sont des courses apostoliques. Tantôt à pied, tantôt porté dans une simple litière, il n'est accompagné que du petit nombre d'ecclésiastiques et de serviteurs dont il ne peut se passer. Il voit tout, examine tout ; aucun bien à faire, aucun abus à réformer n'échappe à sa pénétration. Ce n'est point ici, Messieurs, de ces pieuses fictions, où l'orateur suppose ce qui devrait être, en rassemblant avec l'apôtre tous les caractères de zèle et de charité qui conviennent à un évêque. La sollicitude pastorale du vertueux prélat s'étendoit à tous les détails ; elle observoit tous les besoins, pour y porter un prompt remède, reveilloit,

encourageoit la vigilance des pasteurs du second ordre, pour la partie du troupeau qu'ils avoient à conduire. Les règles ecclésiastiques sont-elles observées; les mauvaises coutumes n'auroient-elles point pris l'ascendant sur elles? La décence du culte inspire-t-elle au peuple la dévotion et le respect pour les choses saintes? Ses ministres sont-ils l'exemple des fidèles par l'esprit de foi et de charité qui règne dans leur conduite et leurs discours? Ont-ils rendu la vue aux aveugles, guéri les lépreux, évangilisé les pauvres? Approchez, enfans de Sion : avant de vous imposer les mains et de vous marquer du sceau de l'Esprit Saint, votre évêque va lui-même interroger votre foi, et vos réponses rendront témoignage au zèle de vos pieux instituteurs.

Cependant la sagesse de celui qui gouverne consiste moins à redresser les abus, qu'à les prévenir. C'est ici que l'Evêque de Léon appliquoit surtout la sagacité d'un esprit juste et prévoyant.

S'il est des vices qui déshonorent le sanctuaire, ils viennent souvent de l'ignorance et de l'oisiveté de ses ministres. Si l'oisiveté, en multipliant pour eux les occasions de chute, en fait une pierre de scandale pour le peuple qui les suit, l'ignorance rend leur zèle inutile et souvent pernicieux, parce que le don de science leur est aussi nécessaire que celui de piété. Souffrira-t-il que des aveugles con-

duisent d'autres aveugles? Que la loi soit interprétée par celui qui n'en connoît pas l'esprit? Que le malade soit livré à l'inexpérience qui ne discerne ni la cause du mal, ni le remède qu'il y faut appliquer? L'Evêque de Léon a dit avec le prophète aux jeunes Lévités : " Si vous repoussez la science, je vous repousserai moi-même de l'exercice du ministère." Ils recevront chaque année le sommaire des matières théologiques qui seront soumises à l'examen, avec cet avertissement de l'apôtre : " Appliquez-vous à l'étude en attendant que je vienne. *Dum venio, attende lectioni.*" Il arrive en effet le juge de leurs travaux. Il interroge : il distribue les éloges ou la censure, les réprimandes ou la récompense.

Je le vois ouvrir un nouveau champ à l'émulation des ouvriers évangéliques (c). Si leur vie est sans reproche, si leurs talens peuvent subir une épreuve, ils n'ont plus à craindre de vieillir subalternes dans la vigne du Seigneur. Ce droit arbitraire dont l'autorité est quelquefois si jalouse de nommer à volonté aux bénéfices vacans, le prélat y renonce librement. Il a choisi dans son clergé les hommes les plus recommandables par leur doctrine et leur piété, et leur suffrage confirmé par le sien, ôtera jusqu'au soupçon des préférences, et donnera désormais au troupeau le pasteur le plus digne et le plus capable de l'instruire. Vous paroîtrez devant ce tribunal impartial, ser-

viteurs du père de famille. Vos progrès dans la science et les vertus de votre état, voilà les titres qui solliciteront votre avancement et qui l'obtiendront. Quelle louable émulation je vois parmi vous ! Combien de fois la balance ne sait où s'arrêter ? Vous embarrassez vos juges par la difficulté de faire un choix, et votre évêque glorifie Dieu du succès d'une institution qui place la lumière sur le chandelier de l'évangile.

Mais il n'est point d'institution si sage qui n'ait ses dangers. Il est à craindre qu'en fermant la porte à l'ambition qui s'élève par des brigues profanes, en ouvrant aux talens une carrière où le mérite seul est apprécié, on ne réveille dans des coeurs où l'humilité doit régner, le sentiment trop vif du succès, et ces complaisances de l'amour-propre qui se l'attribue. Comment le vertueux pontife les défendra-t-il contre cet écueil ? Les voilà rassemblés dans ces pieuses retraites où se renouvelle l'esprit de grâce qu'ils ont reçu par l'imposition des mains, où leurs vertus s'humilient à la vue du tableau redoutable qu'on leur présente de leurs obligations, où leurs talens encore novices reconnoissent leur inexpérience en présence de ces vétérans de la sainte milice qui ont blanchi dans les travaux du sacerdoce. C'est là que le pieux évêque à la tête des membres de son clergé, lève vers le ciel des mains suppliantes pour attirer sur eux ces lumières qui, par leur canal, doivent

se répandre sur tout le peuple, cet esprit de force qui résiste au torrent de mauvaises coutumes, cet esprit de prudence qui dirige le zèle et lui fait porter d'heureux fruits. C'est là qu'il s'édifie lui-même en édifiant les autres, et que ses vertus épurées au feu du sanctuaire, réfléchissent sur les coopérateurs de sa charité, et leur donnent à tous cette unanimité de sentimens et d'action qui multiplie au centuple la moisson du père de famille. Un jour viendra où le trésor de science et de piété qu'il ramasse dans leur sein, leur fournira des armes pour se défendre eux-mêmes contre la persécution. Quel beau spectacle son clergé présente au monde à cet époque funeste où l'impiété voulut donner à l'Eglise de France une constitution profane (d) ! Aucun diocèse ne se conserva plus entier que celui de Léon, et l'on s'aperçut à peine de la chute de quelques apostats dans la multitude de pasteurs fidèles qui restèrent debout auprès de leur évêque. Mais n'anticipons point sur ces tems de ruine et de désolation. Nos yeux peuvent encore s'arrêter sur des objets consolans pour la religion.

Les fruits abondans qu'il recueilloit dans une terre cultivée par des soins si laborieux, ne suffisoient point à son zèle. Ses vues s'étendent sur l'avenir, afin que ses travaux profitent à d'autres générations (e). Ils s'élèvent à frais immenses ces édifices qui manquoient aux besoins de son

diocèse : ici cette maison sainte où se formera le tribu des Lévités, où des maîtres consommés dans la science de leur état, leur apprendront à se placer dans le sanctuaire, comme ces lampes ardentes et lumineuses qui brillent d'un feu toujours pur ; là, cette école académique, où la jeunesse recevra l'éducation chrétienne et libérale qui donne à la patrie des citoyens utiles et vertueux. Déjà les fonds sont assurés pour la dotation des instituteurs et l'entretien des élèves que leur indigence ne privera point du bienfait de ces heureux établissemens. Aucun dépense ne paroît excessive au charitable prélat, quand elle a pour objet le bien public. Mais où va-t-il puiser les fonds qu'il y consacre ? C'est à vous à répondre, vous qui fûtes les témoins et les instrumens des oeuvres de sa charité. Ajoutez encore ces aumônes abondantes qu'il versoit dans le sein des pauvres, ces dons multipliés qui, dans le cours de ses visites, encourageoient l'émulation des ouvriers de la vigne, ces fondations, rivales de celle de Salenci, qui faisoient craindre à l'innocence le moindre souffle des passions, ces bienfaits sans nombre qui alloient consoler l'infortune jusqu'au sein de ces familles qu'une naissance distinguée ne mettoit point à l'abri du besoin (f). Filles de ces héros qui ont illustré la Bretagne, des compagnons d'armes des Guesclin et des Clisson, s'il apprend que la gloire et le souvenir de leurs actions est le seul héritage qu'ils vous aient laissé, il se charge de représenter pour

vous la patrie. Il vous découvrira dans l'obscurité où, dignes d'un meilleur sort, vous cachez votre indigence, et ses bienfaits reviendront à des termes fixes vous ôter jusqu'à la crainte de l'avenir. Effrayés de la multitude de ses dons, si ses serviteurs veulent en arrêter le cours, s'ils lui représentent que les fonds sont épuisés, il connoît la ruse pour tromper leur vigilance, et le débiteur qu'ils poursuivent en son nom, reçoit de ses mains, à leur insçu, la somme qui doit l'acquitter. Fidèle dépositaire de sa confiance, vous que je vois pleurer ici sur sa tombe, combien de fois avez-vous murmuré contre les profusions de sa charité ? C'étoit de sa substance que ce bon pasteur nourrissoit ses brébis. Nous ne dirons point qu'il consacroit en bonnes oeuvres son superflu. C'étoit en quelque sorte le superflu de ses bonnes oeuvres qui régloit la dépense particulière de sa maison. Elle étoit honorable et ne dérogeoit point aux bienséances de sa dignité. Mais quelle modestie ! quelle décente frugalité dans sa table ! quelle simplicité dans sa personne ! Le faste a perdu près de lui ses prétextes, et le luxe ses excuses. Voilà le fonds qui grossissoit le trésor des pauvres, et que multiplioit une sage économie.

Sa maison n'en paroissoit pas moins aimable à tous ceux que les liens du sang unissoit à lui. Jamais père de famille n'eut un attachement plus tendre pour ses enfans, et ne fut payé par un re-

tour plus sincère, par une reconnaissance plus filiale. Avec quel empressement ils accourent tous auprès de lui ! Son palais est pour eux le toit paternel. Quand son indulgente bonté sourit aux épanchemens de leur tendresse, aux saillies ingénues de leur innocence, son imposante sévérité ne permet point à l'imprudence le moindre écart. Il fait germer dans ces jeunes coeurs qui lui sont ouverts, les semences précieuses de la religion et de l'honneur, et nous reconnaissons aux vertus qui nous charment et nous édifient dans notre exil, à quel école et sur quel modèle elles ont été formées. Mais sa tendresse pour les siens, toujours éclairée par le devoir, ne leur fit obtenir une place privilégiée que dans son coeur. Elle ne lui fit jamais oublier qu'il étoit le père commun des malheureux, ni démentir l'esprit de désintéressement et d'impartialité qui dirigea toujours sa conduite. Il ne partagera point le sentiment d'amertume qui faisoit soupirer le prophète quand il disoit : " Si les miens n'avoient point eu sur moi trop d'empire, je serois sans reproche."

Heureux ceux qui dans l'intérieur de sa famille, et dans l'intimité de sa confiance, ont joui de ces qualités aimables qui répandent tant de charmes dans le commerce du monde, et qui lui étant familières, succédoient sans effort à l'austère gravité de l'homme public. Son âme, dirons-nous, après l'Esprit Saint, étoit toujours entre ses mains,

toujours dans l'ordre naturel des choses et des situations de la vie. La société fut pour lui un délassement utile à de grandes et sérieuses occupations, et son esprit, orné de connoissances variées et même de talens agréables, se trouvoit à l'aise avec celui des autres, parce qu'il n'étoit point entravé par ces petites passions qui préoccupent l'amour-propre et le rendent inégal dans la vie sociale, comme dans la conduite des affaires, il étoit libre par l'absence de tout intérêt personnel. Touchante simplicité ! Qu'on aime à le voir occuper ses loisirs à des travaux rustiques, comme un saint évêque de Nole, rassembler sur le déclin du jour sa famille domestique, exercer un nouveau genre de pontificat patriarcal, faire monter au ciel l'encens d'une prière commune, avertir ses serviteurs de l'approche des grandes solennités et les y préparer par de pressantes exhortations. Vous le verrez le lendemain devancer l'aurore pour chanter les louanges du Seigneur, et donner à son église l'exemple de l'assiduité la plus édifiante à ses saints offices.

Hélas ! Messieurs, on va bientôt l'arracher à cette vie si douce où la vertu trouve un bonheur facile dans la règle toujours uniforme de ses devoirs. L'orage commence à se former et gronde déjà dans la nue. L'horison est chargé de vapeurs pestilentielles qui vont s'enflammer et pleuvoir sur notre malheureuse France tous les feux de

la colère divine. Elle s'ouvre enfin la carrière des persécutions et de l'exil pour les confesseurs de la foi et les victimes de la fidélité. Dans cette partie de mon discours, ne vous attendez pas que je vous parle de la résignation de l'Evêque de Léon dans la perte des grandeurs et de la richesse, ni de son courage à supporter le poids de l'infortune. Non, Messieurs. Telle fut l'égalité de son âme, que l'on s'aperçoit à peine qu'il y ait ici matière à la résignation et au sacrifice. La fortune semble avoir perdu le droit de l'atteindre par ses révolutions. Elle peut le faire monter ou descendre. Quel que soit la place qu'elle lui marque, on diroit qu'il n'en a jamais occupé d'autre. Dans la prospérité, rien ne l'étonne ; rien ne le surprend dans l'adversité. Il a passé de l'une à l'autre, comme de l'âge mûr à la vieillesse, presque sans s'en appercevoir. Il sort de son palais à Léon, pour visiter la chaumière du pauvre, comme il part de son modeste domicile à Londres pour se rendre aux magnifiques habitations des grands de l'Angleterre, et nous le verrons recevoir les dons immenses qu'ils font passer entre ses mains, avec la même simplicité qui présidoit dans son diocèse à la distribution de ses propres bienfaits.

SECONDE PARTIE.

Je passerai rapidement, Messieurs, sur l'origine et les progrès de cette affreuse révolution dont nous avons été les premières victimes, et qui menace le monde d'une entière subversion. La France ne devoit la prospérité dont elle a joui pendant une longue suite de siècles, qu'à l'heureuse alliance de ses institutions religieuses et civiles, et l'esprit de la religion se retrouvant partout dans les loix de l'état et les habitudes du peuple, l'état et le peuple ont vu s'affaiblir peu-à-peu, et tarir enfin la source qui leur apportait la vie, quand la corruption des principes, fille de la dépravation des mœurs, les a livrés à toutes les erreurs, à tous les excès que l'esprit de système et d'innovation peut enfanter en religion comme en politique. Le ver rongeur étoit au pied de l'arbre ; il en dévorait les racines, et son ombre nous couvroit encore, quand le souffle de la colère divine l'a frappé, et que dans sa chute il a couvert la terre de ses débris. Tout est tombé à la fois. La violence et le brigandage ont régné sur un amas de ruines ensanglantées. Dépouillée de ses honneurs et de ses richesses, l'Eglise s'est retranchée dans le lieu saint pour y défendre le trésor de la foi. L'impiété l'a poursuivie dans ce dernier asile. Elle a voulu lui donner des loix, constituer dans son sein le schisme et l'hérésie, lui faire adopter une religion

nouvelle qui accoutumât le peuple à n'en plus reconnoître aucune. Mais ici toute les ruses de sa perfidie, toutes les fureurs de sa haine viennent se briser contre le front d'airain que Dieu donne à ses ministres, quand il les arme pour la gloire de son nom. Ils n'ont opposé que le courage de la patience et du renoncement, à l'injustice qui les a dépouillés de leurs biens. Veut-on porter une main sacrilège sur les tables de la loi ? Le corps entier des évêques et des milliers de pasteurs du second ordre se jettent au devant des profanateurs, présentent la tête et refusent le serment de l'apostasie. Le sang coule à grands flots. Des légions de martyrs sont immolés entre le vestibule et l'autel. Les autres, chassés de leurs églises et rassasiés d'outrages, boivent jusqu'à la lie le calice de J. C. et sont bannis de leur patrie. La Providence veille sur vous, confesseurs de la foi : Une autre patrie vous attend ; elle vous adopte, et vos yeux fatigués de la vue du crime, peuvent enfin s'arrêter sur les traits de la bienfaisante humanité. Un nouveau Joseph est envoyé devant ses frères, pour leur préparer les voies, et les nourrir des bienfaits d'un peuple sensible et généreux.

Intrépide à repousser, loin de son troupeau, la contagion des mauvais principes, à démasquer les artisans de l'erreur et du schisme, le zèle de l'Evêque de Léon l'avait déjà signalé au glaive des persécuteurs. Il a cédé, comme Athanase, au précepte de l'évangile : " Si l'on vous poursuit dans

un endroit, fuyez dans un autre." Echappé aux fureurs de ses ennemis, où portera-t-il ses pas ? Il vous salue, île célèbre, vous à qui son église tient déjà les liens antiques et les souvenirs de la reconnaissance, puisqu'elle vous doit le premier de ses évêques, cet apôtre (g) qui porta le flambeau de la foi sur les rivages encore idolâtres de l'Arémorique. Le digne héritier de son siège et de ses vertus ne cherche, comme lui, qu'une retraite obscure et tranquille. Mais Dieu l'appelle à d'autres travaux, et les talents que nous avons déjà admirés, vont se reproduire sur une scène nouvelle. Le changement de situation est l'écueil de la médiocrité. Il ne fait que montrer sous un nouveau jour l'homme d'un mérite supérieur. Ses malheurs et sa réputation l'ont découvert aux personnages les plus distingués de l'Angleterre. Ils ont été frappés de cette vertu modeste et réservée, d'autant plus faite pour obtenir le suffrage d'un peuple grave et judicieux, qu'elle cherche moins à paroître, et dans les douceurs de l'intimité, dans les charmes d'une conversation, toujours aimable sans apprêts, ils ont apprécié les lumières de son esprit, et la droiture de son cœur. La confiance est établie, et ne lui sera jamais retirée : avantage dont ne jouit la vertu, que lorsqu'elle a trouvé des juges qui la connoissent et savent évaluer son prix.

Rappelez-vous, Messieurs, cette époque à

jamais mémorable dans les annales de la gloire britannique, où la Providence pour consoler l'humanité souffrante et humiliée des excès où peuvent se porter le délire et la perversité des hommes, se plut à leur opposer le contraste d'une nation loyale et bienfaisante qui s'attendrit à la vue des maux effroyables qu'ils ont enfantés, ouvre le bras, et recueille dans son sein ces milliers de victimes que la persécution a jetées sur ses bords. Ici les expressions ne manquent pour raconter les merveilles de sa générosité. Il me faut emprunter la voix éloquente du prélat qui fut l'instrument et le ministre de ses innombrables largesses. Il en a tracé lui-même le tableau le plus touchant, dans cette lettre qu'il adressa au clergé françois, cette lettre si digne de son auteur, monument éternel du bienfait et de la reconnaissance.*

“ Nos malheurs,” s’écrie-t-il, “ n’avoient point
 “ eu d’exemples dans les siècles passés. La géné-
 “ rosité angloise a surpassé pour nous tous les mo-
 “ dèles de bienfaisance que toutes les nations en-
 “ semble auroient pu lui offrir. Qu’il soit béni
 “ ce peuple ! Le ciel l’avoit choisi pour
 “ réparer les droits de la nature et de l’humanité
 “ outragées. Ses ports vous sont ouverts.
 “ Vous n’avez point à craindre de vous dire
 “ étrangers. Vous êtes malheureux : à ce titre

* Lettre de l’Evêque de Léon au clergé françois, réfugié en Angleterre, en date du 30 Déc. 1792.

“ il n’est plus d’étranger pour l’Anglois ; il sera
 “ votre frère. Votre multitude vous effraye vous-
 “ même. L’Anglois la voit sans s’étonner. Si
 “ jamais il s’est applaudi de l’immensité de ses
 “ ressources, c’est en voyant le grand nombre de
 “ malheureux qu’il peut soulager.

“ Dès qu’un décret vint lui apprendre quel
 “ vaste champ votre exil ouvroit à sa bienfai-
 “ sance.... toutes les fortunes de cette nation
 “ puissante semblèrent devenir les vôtres, ou
 “ celles des laïcs françois, compagnons de nos
 “ désastres. Ces vaisseaux, chargés de déposer
 “ dans cette île des milliers d’exilés, iront redire
 “ à nos persécuteurs qu’autant ils ajoutoient à
 “ l’histoire de la férocité, autant le peuple anglois
 “ ajoute à celle de la bienfaisance, et que s’il
 “ est chez eux des comités dont le nom seul ef-
 “ fraye la nature, il en est ici dont le nom l’atten-
 “ drit et répare sa gloire.

“ S’il nous étoit donné de retracer ici tous
 “ les traits de bienfaisance, dont chacun a été
 “ l’objet, quel tableau consolant j’aurois à vous
 “ offrir ? Partout, dans les ports, dans les villes,
 “ dans les campagnes, dans les îles et dans la
 “ capitale, tous les citoyens se disputant d’ardeur
 “ pour soulager des colonies d’exilés. Partout
 “ cet accueil de la fraternité des coeurs sensibles
 “ qui semblent recevoir le service encore plus que

“ le rendre. Souvent encore cette main qui se
 “ cache alors qu’elle donne le plus, ou qui se plaint
 “ qu’on lui cache des maux et qu’on la prive du
 “ plaisir de les soulager ! Et ces empressemens,
 “ ces attentions, cette générosité dans toute une
 “ nation, dans toutes les classes qui la composent,
 “ dans ses corporations, dans ses maisons de ville ;
 “ dans ses universités et ses collèges, dans les pa-
 “ lais des riches, dans les maisons des citoyens
 “ aisés, jusque dans l’humble habitation du pauvre !
 “ Quel spectacle, Messieurs ! et qu’elle gloire pour
 “ le peuple qui la donne ! Dieu a partagé en quel-
 “ que sorte le soin de justifier sa parole divine
 “ avec vos nombreux bienfaiteurs. Par eux, il
 “ peut vous dire : Lorsque je vous ai envoyés sans
 “ bâton et sans chaussures parmi les nations,
 “ avez-vous manqué de quelque chose ? Par eux,
 “ il vous a dit : Ne vous mettez point en peine ni
 “ de la main chargée de vous vêtir, ni de celle qui
 “ doit vous nourrir. Jusque dans vos mala-
 “ dies et vos infirmités, des hommes, généreux
 “ comme leurs frères, mais plus experts à soula-
 “ ger vos maux, accourent auprès de votre lit, et
 “ tout le prix de leur science utile, est le plaisir
 “ de vous rendre à la vie.”

Vous l’entendez, Messieurs ; c’est lui-même,
 c’est ce grand évêque qui parle encore au milieu
 de vous, *defunctus adhuc loquitur*. Qu’aurois-je
 pu mettre à la place de ces éloquents effusions de

sa reconnaissance et de la nôtre ? Que ne puis-je
 rappeler vous ici sa lettre en entier ? Vous le verriez
 qui vous invite à porter vos regards sur le trône
 où est assis un roi justement adoré de ses sujets,
 et qui connoissant tout le prix de leur amour,
 voit avec attendrissement, accueille avec la bonté
 la plus touchante, les sujets malheureux d’un
 autre roi, dont la fidélité vient chercher un abri à
 l’ombre de sa couronne ? Vous le verriez rendre
 hommage à ce gouvernement, sage autant que
 généreux, qui fait partout veiller la loi qui nous
 protège ; à ce gouvernement, si noble dans sa libé-
 ralité qui s’occupoit déjà de perpétuer les dons que
 sa nation versoit sur nous. Mais vous n’y verriez
 point la part qu’il eut lui-même à ce prodige de
 la générosité britannique, par la confiance qu’il
 inspiroit, et qui multiplioit les trésors entre ses
 mains. Vous n’y verriez point la sagesse de ses
 vues et des mesures qu’il adoptoit pour connoî-
 tre tous les besoins et les moyens de les soula-
 ger. Il s’oublie lui-même dans tout ce qui lui est
 personnel, et c’est à nous à suppléer à son silence,
 c’est à nous à vous dire qu’aucun genre de bien ne
 lui fut étranger, et qu’il fut l’âme de tous les pro-
 jets, de toutes les entreprises qu’un zèle indus-
 trieux et charitable suggéra pour le soulagement
 des malheureux.

Se rendre accessible à toutes sortes de per-
 sonnes, pour secourir des besoins de tous les

genres, ouvrir l'oreille aux plaintes du malheur, aux demandes souvent indiscretes de l'indigence, aux murmures du mécontentement, et fixer les yeux presque sans interruption sur le tableau déchirant des misères humaines, voilà le ministère pénible auquel se dévoue l'Evêque de Léon. Transportez-vous ici, Messieurs, à la place hérissée de difficultés qu'il occupoit. Il y a toujours eu des pauvres sur la terre, et toujours il s'est trouvé des âmes charitables et bienfaisantes qui s'empressoient de venir à leur aide. C'est l'état ordinaire de la société, où la Providence a distribué inégalement les biens du monde, pour sanctifier tous les hommes, les uns par la pauvreté, les autres par le bon emploi de leur richesses. Cette classe d'indigens est-elle difficile à secourir ? Ah ! sans doute, les moyens de la charité la plus active ne seront jamais multipliés en raison de leurs misères. Mais au moins il y a quelque proportion entre la condition de l'homme souffrant, et la nature de ses besoins. Il a vu venir de loin la pauvreté. Dans le tems même où par son travail il cherchoit à la repousser, elle l'atteignoit par des privations sans nombre. Il la voyoit assise à ses côtés dans la personne de ses égaux. Il apprenoit de leur bouche la science industrieuse du besoin, quels seroient les asiles qui lui seroient ouverts dans le tems de la détresse, à quelles portes il pourroit frapper, et quelles seroient les mains qui verseroient sur lui les dons de la charité.

Mais ici, ce n'est plus l'indigence dans l'état ordinaire de la société. Tous les élémens sont confondus, et l'oeil a peine à suivre la rapidité de cette inconcevable subversion de tous les rangs et de toutes les fortunes. Quelle est donc cette foule d'infortunés qui se pressent autour du vertueux pontife ? Leurs besoins sont-ils aussi faciles à contenter ? La mesure que l'on adopte est générale. Elle est digne de la magnanimité d'un grand peuple. Tous seront secourus. Tous apprécieront cet exemple inoui d'hospitalité nationale que l'on exerce envers eux, et chercheront à payer au moins par leur reconnoissance une partie de la dette que le ciel seul peut acquitter pour nous. Mais chacun en particulier apporte le souvenir de ses jouissances passées, de ses honneurs éclipsés, de sa richesse évanouie, le poids des habitudes d'un meilleur sort. Ces souvenirs multiplient les privations. Ces habitudes aggravent les besoins. Tel est le cours naturel des affections du coeur humain, et comment le réduire à la mesure de sa situation présente ? Comment répondre à ses sollicitations importunes ? Comment concilier une multitude de besoins réels, compliqués avec tant d'amours-propres différens ? Le dispensateur des bienfaits d'autrui n'a point de préférence à accorder ; il n'a d'autre choix à faire que celui des misères, et qu'il est difficile de les discuter avec l'être souffrant qui croit la sienne privilégiée ! Il falloit donc une égalité d'âme inalté-

nable, et cette vertu, Messieurs, vous savez jusqu'à quel degré l'a portée l'Evêque de Léon. Mais entrera-t-il dans ces nuances de distinctions sociales auxquelles la vanité du monde attache un si grand prix ? Ira-t-il, pour les saisir, provoquer mille prétensions prêtes à se croiser, et peut-être les mécontenter l'une après l'autre ? Elles entraveroient le plan d'administration qu'il s'est tracé. Elles occuperoient une attention qui suffit à peine à la multitude d'objets qu'on lui propose. L'homme qui, par son rang, ou par son mérite, pourroit obtenir davantage, est celui qui tient le moins à de vaines formalités, et après lui, chacun a perdu le droit d'être exigeant.

Je me trompe, Messieurs, il connoissoit une acception de personnes. Il suffisoit de l'avoir offensé, pour avoir un titre à ses bienfaits. Quelle modération ? quelle patience héroïque ! Venez voir sa constance aux prises avec les murmures, les plaintes amères, (le dirai-je ?) avec le délire de cet être mécontent de son sort, qui manque aux égards dus à sa vertu, encore plus qu'à sa dignité. S'armera-t-il contre lui d'une juste indignation ? Ah ? c'est ici le triomphe de la charité. Il le regarde avec la compassion d'un père qui veut désarmer son fils. "Oui, vous êtes malheureux," lui dit-il, "et votre misère doit être extrême, puisqu'elle vous fait oublier ce que vous devez à mon caractère, ce que vous devez à vous-même."

"Prenez : ce que je vous offre est à moi ; les fonds de la bienfaisance publique sont épuisés." Là voilà donc la vengeance d'un apôtre de J. C. ! Que les fruits en seront doux pour son cœur ! Le coupable est à ses pieds, qui efface de ses larmes l'oubli d'un moment. L'autorité qu'il a méconnue, c'est elle à présent qui lui fait violence, pour accepter le don de la miséricorde.

Quand l'âme est aussi calme dans les offenses, n'en doutez-pas, Messieurs, c'est que l'humilité l'a préparée à ne point se rechercher elle-même ; c'est qu'elle n'est point conseillée par cet amour-propre toujours inquiet, qui ne veut rien perdre du suffrage de celui qu'il oblige, ou qui cherche à se faire pardonner ses refus. Ce prélat remplissoit ses devoirs avec simplicité, ne paroissoit point attacher la moindre importance aux innombrables services qu'il rendoit, ni soupçonner qu'on lui dut aucune reconnaissance. On ne le vit jamais exiger ni ces déférences, ni ces empressemens, ni ces assiduités qui consolent la vanité des grands du brillant esclavage auquel leur situation les condamne.

Ce n'est point assez, Messieurs, de sauver l'héritage du Seigneur des atteintes de la misère et du besoin. Un ennemi plus dangereux peut-être que la persécution nous menace dans notre exil. C'est l'inaction. Accoutumés à arroser de

leurs sueurs le champ du père de famille, ses ministres se trouvent tout-à-coup séparés de tous les objets de leur sollicitude. Évangéliser les pauvres, cathéchiser les enfans, poursuivre et ramener la brebis égarée, pacifier tous les différens, exercer dans tous les temps et à toutes les heures le redoutable pouvoir de lier et de délier, distribuer le pain aux forts et le lait aux foibles, recevoir l'homme à l'entrée de la vie, le suivre et l'assister jusqu'au portes de la mort, et ne point le quitter qu'il ne soit introduit dans la terre des vivans; tels étoient les devoirs qu'ils avoient à remplir, et qui leur laissoient à peine le tems de respirer. Après tant de travaux, comment supporter le poids de l'inaction? L'Evêque de Léon n'a plus de troupeaux à leur confier, et cependant il ne faut pas que leur charité se refroidisse dans un repos absolu, que leurs talens se découragent en restant isolés. Que vois-je, Messieurs? L'antique palais des Rois d'Angleterre devient pour eux une vaste communauté, où, soumis à la règle qui prévient le relâchement, ces vénérables pasteurs s'édifieront les uns les autres; où l'expérience et la gravité des vieillards hâtera la maturité des jeunes gens; où les soins charitables de ceux-ci adouciront les ennuis, soulageront les infirmités de ceux-là; où tous s'éclaireront et se réchaufferont comme dans un foyer commun de vertus et de lumières; où tous, réunis au pied des autels, solliciteront par la sainte importunité de leurs prières, le salut des peuples

dont la persécution les a séparés, appelleront les bénédictions du ciel sur ce Roi vertueux et sensible qui leur a donné pour domicile le palais même de ses ancêtres, sur cette nation généreuse dont il leur permet de partager le bonheur, et qui se rend aussi grande par ses bienfaits envers les malheureux, que par ses triomphes sur les ennemis du genre humain.

Mais cet édifice, tout vaste qu'il est, ne peut renfermer toute la tribu sainte. La multitude de ses enfans sont restés dans la capitale, et l'évêque de Léon ne les abandonne point à un dangereux isolement. Le zèle qui l'anime pour l'honneur du sacerdoce, la charité qui l'enflamme pour le salut des âmes, toutes les vertus qui rendent le pasteur utile et cher à son troupeau, il les a trouvées dans le coeur du vénérable pontife qui gouverne le peuple fidèle, et dont la bienfaisante autorité secondera toutes ses vues, et consolera la piété des confesseurs, en applanissant pour elle toutes les difficultés. Les autels ne manqueront plus au grand nombre des sacrificateurs. Les richesses de la doctrine et de la morale se répandront sur eux dans de savantes conférences, et de pieuses retraites ont réparé les dissipations inévitables dans leur exil.

(h) Quel est le nouveau trésor que j'appergois entre leurs mains? Ils étoient pressés de cette faim spirituelle qu'excitoit en eux la priva-

tion des divines écritures. Car l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. Comment se sont-ils multipliés pour eux ces livres sacrés ? Cette gloire vous appartient, savante et célèbre université, dont le noble munificence nous commande à chaque instant le souvenir de tant d'autres bienfaits, par la présence habituelle du précieux de tous les dons. Recevez aussi notre hommage, illustres époux, qui avez si magnifiquement concouru à ce bienfait inespéré, vous dont *les vertus ajoutent tant d'éclat à la noblesse et à l'élevation de la naissance et du rang, vous qui croiriez avoir perdu un jour, s'il n'étoit marqué par quelque nouveau gage de votre bienfaisance envers nous.* Les reconnoissez-vous les paroles de l'ami que vous pleurez ? Ce sont elles que j'emprunte, pour faire arriver le tribut de notre reconnoissance jusqu'à votre coeur. Que n'y puis-je entrer pour peindre les sentimens douloureux dont il est affecté ? Ce seroit l'éloge le plus flatteur que je pourrois offrir à la mémoire de ce grand évêque.

Au milieu des avantages dont jouissoit le clergé françois, votre piété, Messieurs, n'étoit pas encore satisfaite. Vous avez dit : "Comment chanterons-nous les cantiques du Seigneur dans une terre étrangère ? *Quomodo cantabimus canticum Domini in terrâ alienâ ?*" Oui, vous les chanterez avec les compagnons de votre exil. Dieu a

suscité parmi vos frères des hommes apostoliques dont le zèle a créé des ressources au sein même de l'indigence. Voyez-les s'ouvrir ces lieux saints qui n'offrent rien de la magnificence de vos anciens temples, mais qui suffisent à votre piété, parce que l'arche du Seigneur y réside, et qu'ils sont pleins de sa majesté (i).

Vous avez dit, en gémissant sur le sort de vos enfans : "Qui les instruira dans la loi du Seigneur ? qui leur donnera cette éducation libérale qui convient à leur naissance, seul héritage que nous puissions leur laisser ?"—Voyez-les croître et se former dans ces pieux établissemens où les vertus et les talens s'associent, sans exiger d'autre salaire que celui de leur être utile.

Vous avez dit, en voyant la vieillesse s'avancer et vos forces diminuer : "Quelle main charitable soutiendra ma faiblesse, et soignera mes infirmités ?" Consolez-vous : l'asile est préparé, et la Providence a député ses anges pour veiller à vos côtés.

Et vous, prêtres vénérables, que le poids des ans courbe vers la terre, l'appui mutuel de vos vertus vous relève vers le ciel, dans cette maison sainte où le père des patriarches se fut écrié : "C'est vraiment ici la maison de Dieu et la porte du ciel."

Ces prodiges de zèle et de charité, vous ne les trouverez pas, Messieurs, étrangers au sujet que je traite. Vous vous rappelez que François de Sales, à son couchant, présidoit à l'aurore de Vincent de Paule, encourageoit ses travaux et les fécondoit par son utile influence.

Ainsi l'Evêque de Léon jouissoit des biens que la Providence avoit multipliés par son ministère, et se reposoit des soins pénibles, des contradictions et des ennuis qui se partageoient les années de son exil. Mais il falloit à sa constance une épreuve plus difficile à supporter, et c'est au sein même de l'Eglise qu'elle se prépare, de l'Eglise qui, jusqu'alors unanime dans les moyens d'attaque et de défense qu'elle opposoit au schisme et à l'impiété, triomphoit par la persécution même. Quelle est la paix qu'on lui présente? Quel est ce nouvel ordre de choses qu'on veut substituer à l'ancien?

Il ne me convient point, Messieurs, d'entrer ici dans des questions épineuses sur cette grande et affligeante affaire qui, depuis cinq ans, occupe les esprits, ni d'ouvrir une arène à la dispute dans une cérémonie touchante qui réunit tous les coeurs par le sentiment d'une commune charité. Vous savez que l'Evêque de Léon fut douloureusement suspendu entre la soumission et le respect qu'il eut toujours au plus haut degré pour le chef de

l'Eglise, et les devoirs qui l'attachent au troupeau que lui avoit confié l'Esprit Saint, les liens qui l'unissoient à cette vénérable Eglise Gallicane toujours fidèle à conserver dans son intégrité le précieux dépôt des règles antiques de la tradition. Les grands motifs qui déterminèrent sa conduite sont consignés dans ces actes mémorables qu'il a souscrits avec ses illustres collègues. Ils sont consignés dans ces ouvrages qui lui sont propres, et qui ont été dictés par cette noble simplicité, cette précision de raisonnement qui le caractérisent; ouvrages qui respirent une pureté d'intention, un désintéressement, une délicatesse de conscience que nous ne pouvons trop nous proposer pour modèle. Quel attachement inviolable à l'unité! Quel amour sincère pour l'Eglise! Quelle piété filiale pour son chef, dans la résistance même qu'il lui oppose, en s'appuyant sur des limites qui n'avoient jamais été franchies!

Mais en suivant la ligne de conduite que sa conscience lui traçoit, sa charité ne se démentit jamais, et se consolait des maux qu'elle ne pouvoit empêcher par le bien qu'elle faisoit aux hommes et la gloire qu'elle procuroit à Dieu. Descendons, Messieurs, dans ces prisons (k) où les triomphes de l'Angleterre ont entassé par milliers les satellites de la révolte et de l'usurpation. D'où leur viennent les secours et les consolations qui amollissent ces coeurs farouches, et les font rougir

de la cause qu'ils ont défendue ? Qui leur envoie ces anges de paix qui vont généreusement se renfermer avec eux, les étonner par des prodiges de zèle et de patience, épier l'heure de la grâce, et recevoir leur dernier soupir dans le sein de cette religion bienfaisante qui pardonne au repentir ? Quelques brebis égarées et ramenées au bercail, causent une satisfaction plus douce à l'Evêque de Léon, que la stérile admiration de ce ministre républicain qui le remercie au nom d'un gouvernement injuste dont il ne se venge que par des bienfaits. Il est d'autres victimes (1), plus chères à son cœur, qu'il ira chercher sur les rivages de Sinamary, et qui béniront la main qui soulève leurs chaînes et adoucit leurs souffrances. Sa charité poursuit, jusqu'aux dernières bornes du monde, des malheureux que leurs crimes ont fait reléguer sur la côte sauvage de Botany-Bay. Puissent les instructions qu'il leur envoie, les ramener à la vertu, en réveillant les étincelles de la foi qu'ils ont reçue dans leur enfance ! Hélas ! Messieurs, à quelle époque ce fait intéressant me rappelle ! L'éternité s'ouvrait alors à ses regards. La mort l'avoit atteint de ses premiers coups. Il le savoit, et quand le souffle de la vie ne pouvoit plus ranimer ses membres glacés, l'ardeur de son zèle alloit encore réchauffer une autre hémisphère.

Nous avons oublié le nombre des années qui remplissoient une si belle carrière. La vigueur de

son esprit, qui ne se refusoit à aucun travail, qui n'avoit rien perdu de sa justesse dans la discussion des affaires, de sa pénétration dans l'examen des questions les plus difficiles, tout nous promettoit l'espoir de jouir encore long-tems de ses vertus et de ses bienfaits. Mais déjà se préparoit pour lui la récompense, et pour nous une calamité nouvelle, ajoutée à tant d'autres calamités. Le premier, il aperçut les approches de sa dernière heure. Il aperçut la mort et ne détourna point la vue. Elle n'est point accompagnée de ses horreurs pour le juste donc l'âme s'est toujours reposée dans la main de son Dieu.

La mort est comme une glace où vient se réfléchir toute la vie. "Mettez ordre à votre maison, car vous allez mourir," disoit le Prophète au saint Roi Ezéchias. Quel arrêt terrible pour la plupart des hommes ! Que de troubles et d'agitations, quand leur vie a été toute occupée par leurs passions ! Au désordre qu'elles ont mis dans leur âme, se joint celui des remords qui bouleversent la conscience, et la jettent dans une confusion qui étourdit jusqu'à la voix du repentir. Tout se confond dans leurs idées. Où trouver du tems pour ordonner ses affaires avec les hommes et avec Dieu, quand le tems nous échappe, et qu'on suppose pour la première fois les années éternelles ? On voudroit ne penser qu'à soi ; et Dieu veut que toute justice soit accomplie jusqu'au dernier ins-

tant, et que le tems qu'on donne à la religion, ne soit point au préjudice de nos obligations envers nos frères. Vous le savez, Messieurs : le pieux Evêque n'a point éprouvé les angoisses de cette cruelle alternative. Sa mort a été calme comme sa vie. C'est une affaire qu'il a réglée avec Dieu, comme celles qu'il régloit avec les hommes, et toutes ayant été rapportées à la même fin, on auroit dit que la seule différence qu'il y eût ici, c'est que la mort étoit la plus importante et la dernière de toutes. Il a mis long-tems d'avance l'ordre dans ses comptes pour le tems et pour l'éternité. Il les arrête et les uns ne croient pas les autres, parce qu'ils ont toujours été rangés dans la subordination qui leur convient. Venez le voir dans cette lutte si pénible pour le chrétien lâche et négligent qui n'ose envisager ni le passé, ni l'avenir. Il est encore assis à cette place où les malheureux venoient exposer leurs besoins, et l'on diroit qu'il les attend l'un après l'autre. Sa voix est ferme, son esprit est libre, sa mémoire est présente, ses yeux sont fixés sur le signe du salut. Toujours recueilli, toujours occupé de sa fin dernière, est-ce Moïse qui converse avec Dieu sur la montagne sainte ? Si ses parens, si ses amis sont à ses pieds, et lui disent comme Jacob : " Nous ne vous quitterons point, que vous ne nous ayez bénis ; " est-ce Elie qui ouvre le ciel, et en fait descendre sur eux la rosée ? Tout annonce en lui la confiance du juste, sous

les dehors de l'humble pécheur qui s'accuse et demande grâce, qui se plaint de trop peu souffrir, et craint de n'être pas assez conforme à son modèle. Mais s'il tremble à la vue de son juge, il se rassure en présence du Dieu sauveur qui vient à lui, l'arrose du sang précieux qui efface les péchés du monde, et faisant couler, par la main de son ministre, l'onction sainte sur ses membres glacés, achève de purifier la victime, et l'aide à consommer son sacrifice. Suspendez vos larmes, pieux témoins d'un spectacle céleste où vous assistez avec les anges : consolez-vous, vertueuse amie, *véritable veuve* que l'apôtre a louée d'avance, vous qui avez adouci les jours de son exil ; avant de vous quitter, vous serez encore assis à la même table et vous romprez ensemble le pain descendu du ciel. Et vous, qui futes sa fille adoptive, et qui perdez le plus tendre des pères, levez les yeux vers les demeures célestes : le pain de la douleur que vous arrosez de vos larmes, sera moins amer.

Le Pontife a dit adieu au monde, à sa famille désolée, à ses vénérables collègues qu'une si douce conformité de sentimens et de vertus unissoit à lui, qui ne le verront plus combattre avec eux les combats du Seigneur, et qui lui disent en le quittant pénétrés de douleur : Montez plus haut, vous qui futes notre ami. *Amice, ascende superius.* Il a légué les enfans adoptifs de sa charité à la nation bienfaisante, au gouvernement

généreux qui les ont déjà pris sous leur tutelle. Tout est fini : il a fermé la porte aux soins de la terre, pour fixer ses regards sur celle de l'éternité qui va s'ouvrir. . . . Quoi ? l'on franchit le mur de séparation qu'il a mis entre le monde et lui. Qui vois-je arriver à son lit de mort ? Quelle voix le rappelle encore au souvenir des grandeurs humaines ? Rassurez-vous, pieux Pontife : Dieu peut admettre un instant entre vous et lui cet illustre témoin (m). Sa piété vient se consoler avec la vôtre, en vous voyant essayer une couronne que l'injustice des hommes ne peut enlever. Ouvrez le ciel à sa vue : montrez-lui le trône élevé où St. Louis attend ses enfans, où ses prières leur obtiennent ces grâces puissantes qui les rendent plus grands que leur malheur, où peut-être il fléchit la justice divine en faveur d'un peuple coupable et le ramène repentant à leurs pieds. Mais il ne m'a point été donné de connoître, encore moins de pouvoir rendre les paroles que l'Esprit Saint inspira dans cette touchante et dernière entrevue. Je vois. . . . Je vois seulement cette tête auguste que tout le poids de l'infortune ne peut faire plier, je la vois se baisser humblement sous la main défaillante qui répand sur elle les bénédictions de la piété, prête à s'envoler dans les cieux. O religion sainte ! Vous seule pouviez nous donner l'idée de cette double grandeur qui se rend un hommage mutuel, qui nous montre dans le prince un humble sujet de J. C., et dans

le pontife, un sujet soumis et fidèle à son prince jusqu'au dernier soupir, et que la mort seule peut arracher à ses devoirs. — Seroit-il arrivé ce moment critique et décisif ? Quel mouvement subit précipite à genoux, autour de son lit, prêtre, amis et serviteurs. On le croit expiré, et ce ministre sacré, l'homme de son cœur, le dépositaire de sa confiance, qui n'a point cessé de veiller à ses côtés, et à qui le zèle a donné des forces que lui refusoit la nature, cet ami fidèle, étouffant sa douleur, appelle à son secours les chœurs des anges et des saints, les conjure de venir à sa rencontre et de le porter dans le sein de son Dieu. Arrêtez : il n'est pas tems encore. Déjà sur le seuil de la mort, il est revenu sur ses pas, comme pour réparer un oubli. Et qu'a-t-il oublié ? Vous les révélez un jour, ô mon Dieu, les pieux mystères de sa charité (n).

Suivons, Messieurs, ce char lugubre qui vous annonce que tout est consommé. Il n'est point chargé des trophées de la vanité. Non, celui qui ne les aima jamais au sein de la grandeur, ne veut point qu'ils contrastent avec la poussière du tombeau. Mais son humilité n'a point prévu l'hommage spontané que lui réserve la reconnaissance des siens et l'estime des étrangers. Quel concours de peuple inonde l'humble parvis de ce temple où s'offre pour lui la victime de propitiation que lui-même offroit tous les jours pour ses

frères ! Quel cortège touchant de Pontifes et de Lévites, de guerriers et de magistrats, de femmes et d'enfans, qui, mêlant leurs larmes, unissant leurs prières à celle de sa famille désolée, accompagnent sa dépouille mortelle, et vont jeter la dernière cendre sur son cercueil ! Où le placera-t-on dans les demeures de la mort ? Lui-même, il a choisi la place (o). La terre s'ouvre.... et son ami lui tend le bras dans la nuit du tombeau. Pieux Evêque de Tréguier, le voilà qui vient à vous. Vous ne serez point séparés, ni dans la vie, ni dans la mort. C'est la paix et la justice qui se donnent le baiser mutuel. Reposez ensemble, illustres amis. Juissez dans le sein de votre Dieu du bonheur que vous n'avez cherché qu'en lui. Je vous vois tous deux au pied de son trône, lever les mains, comme le grand prêtre Onias, pour le salut de vos frères, et multiplier vos prières, pour le peuple d'Israël et toute la cité sainte. . . . Je m'arrête, Messieurs. Le mouvement qui m'emporte est irréfléchi. Hélas ! notre admiration pour les grands vertus s'exalte par le rapprochement de nos faiblesses et de nos imperfections. Mais que les pensées de Dieu sont loin des nôtres ! Ses regards ont trouvé des taches dans le soleil, et le juste s'écrie avec le Prophète, et l'Evêque de Léon s'écrioit aussi, près d'expirer : " Seigneur, n'entrez pas en jugement avec votre serviteur." Unissons-nous donc tous, Messieurs, au vénérable Pontife qui va remonter à l'autel, qui va rassembler nos

vœux et nos offrandes, et faire couler pour lui le sang de l'agneau ; et si quelques négligences, échappées à la fragilité humaine, l'arrêtoient encore dans le lieu des expiations, ah ! jetons-nous au-devant de la justice divine. A-t-il assez de titres pour être secouru, celui qui depuis tant d'années a porté le poids de nos misères et de nos souffrances ? Il nous demande pour la première fois le payement de tous les biens qu'il nous a faits. Cette dette sacrée, hâtons-nous de l'acquitter. Faisons au ciel en sa faveur une sainte violence ; et forçons-le par nos prières de s'ouvrir pour lui, nous qui, de la terre de notre exil, pouvons lui obtenir l'entrée de la céleste patrie.

AINSI SOIT IL.

NOTES.

(a) Mr. Danlou porta en France pendant la dernière paix, le portrait original de l'Evêque de Léon qu'il avoit peint avec ce talent supérieur qui lui donne un rang si distingué parmi les grands maîtres. Ce tableau exposé à la galerie du Louvre, excita un intérêt si général, que le gouvernement en prit ombrage et le fit enlever.

(b) Tout le monde connoît les demêlés du parlement de Bretagne avec le Duc d'Aiguillon, gouverneur de la province. L'Evêque de Léon qui avoit des obligations à ce seigneur, resta toujours son ami, et avouoit hautement ses relations avec lui. Quand on se rappelle à quel point les esprits étoient échauffés à cette époque, on admire tout à la fois et le courage de son amitié, et le sentiment profond d'estime qu'il inspiroit à ses compatriotes qui rendirent justice à la noblesse de son procédé.

(c) L'Evêque de Léon avoit mis au concours tous les bénéfices à charge d'âmes qu'il avoit à sa nomination. Cette institution réussit si bien, que les examinateurs eurent quelquefois l'embarras de se décider entre vingt concurrens qui se balançoient à mérite égal.

(d) Il n'y eut que 17 ecclésiastiques du diocèse de Léon qui prêtèrent le serment civique.

(e) L'Evêque de Léon fit bâtir un séminaire et un collège dont les dépenses montèrent au delà de 400000 livres tournois.

(f) Il faisoit des pensions en Bretagne et même à Paris à des demoiselles nées sans fortune.

Il institua dans la paroisse du Minile de Léon, lieu de son domicile, une rosière, à l'imitation de celle de Salenci, pour exciter les jeunes personnes du sexe à la sagesse et à la vertu dans sa ville épiscopale. Celle qui étoit rosière, recevoit 500 l. tournois, et les deux autres qui lui avoient disputé la rose, 120 l. chacune.

(g) St. Paul, premier Evêque de Léon, étoit un religieux de la grande Bretagne qui se retira dans l'Arémorique ou Petite-Bretagne sous le règne de Childebert, fils de Clovis II. Il instruisit et convertit les peuples de cette province et l'on érigea pour lui le port de Léon en Evêché.

(h) L'université d'Oxford, par un décret solennel, ordonna en 1795 l'impression de deux mille exemplaires du nouveau testament, dont elle fit présent au clergé françois, édition qui fut modelée sur les plus exactes que l'on connut en France. Le Mrqs. de Buckingham demanda que l'on tirât à ses frais de la même édition deux mille autres exemplaires, afin que tous les prêtres françois pussent avoir part à ce bienfait.

(i) Mr. l'Abbé Carron est l'auteur des établissement dont il est ici question. On lui doit les deux chapelles de Conway Street et de Sommerstown, deux écoles, l'une pour de jeunes gentilshommes, et l'autre pour de jeunes demoiselles qui y reçoivent l'éducation la plus distinguée, une maison de retraite pour des prêtres d'un âge avancé, un hospice pour les femmes infirmes. A l'époque où le clergé françois étoit le plus nombreux en Angleterre, il avoit établi une maison d'étude pour les jeunes ecclésiastiques qui se destinoient au sacerdoce, une bibliothèque choisie, où ses confrères trouvaient les livres les plus convenables à leurs état.

Quel autre modèle a pu se proposer ce digne ecclésiastique, que celui de l'illustre St. Vincent de Paul, simple prêtre comme lui, qui a étonné le 17^{me}. siècle par les merveilles de son zèle et de sa charité! Ce grand saint commençoit sa carrière, quand St. François

de Sales, Evêque de Genève, finissoit la sienne, et il en avoit reçu les avis les plus utiles et les plus grands encouragemens.

(k) L'Evêque de Léon n'a point cessé de faire passer des secours d'argent et d'habits aux prisonniers françois. Il leur envoyoit des ecclésiastiques zélés qui, se dévouant au ministère les plus ingrat, et bravant les outrages et les blasphèmes de ces malheureux, se croyoient récompensés de leurs travaux, lorsqu'ils parvenoient à toucher le coeur de plusieurs d'entr'eux et les rendoient dociles à la voix de la religion. Mr. Otto, alors commissaire du gouvernement françois en Angleterre, se crut obligé d'écrire une lettre de remerciemens à l'Evêque de Léon.

(l) Ce charitable prélat a fait ressentir les effets les plus touchans de sa charité aux malheureuses victimes, déportées à la Guyane françoise. Dans sa dernière maladie, ils occupoient encore d'envoyer des instructions à des malheureux qui, toujours chers à la religion même qu'ils avoient deshonorée par leurs crimes, avoient été transportés à Botany-Bay.

(m) Monsieur, frère du Roi Louis XVIII, alla voir l'Evêque de Léon dans ses derniers momens et lui demanda sa bénédiction.

(n) L'Evêque de Léon, la veille de sa mort eut une foiblesse, où l'on crut qu'il avoit rendu le dernier soupir. Il revint à lui avec toute sa présence d'esprit, tendit la main à l'ecclésiastique qui avoit récité les dernières prières, en lui disant qu'il avoit tout entendu, se plaignit d'avoir oublié une lettre intéressante et pieuse qu'il dicta et qu'il eut la force de signer. Deux heures avant sa mort, il appela le même prêtre qui veilloit à ses côtés, lui dit qu'il se rappeloit d'avoir parlé avec trop peu de ménagemens à un ecclésiastique, lui commanda d'aller le trouver pour lui en faire ses excuses et se recommander à ses prières.

(o) Il avoit toujours été l'ami du vertueux Evêque de Tréguier, mort à Londres il y a six ans. Son dernier voeu, exprimé dans son testament, fut d'être enterré à la même place.

Les lettres suivantes sont si honorables à la mémoire de M. l'Evêque de Léon, qu'elles appartiennent naturellement à son éloge funèbre. Les deux premières ont été écrites de la main même de Sa Majesté le Roi Louis XVIII. Les bons François y trouveront avec plaisir l'expression des sentimens de leur maître envers un de ses plus fidèles serviteurs. L'une fut écrite de Hamm à cette époque dont le souvenir nous fait encore frémir d'horreur, où se consumma le plus exécrable des parricides. Le roi actuel étoit alors Régent pendant la minorité de Louis XVII. La seconde est postérieure à son avènement à la couronne. La dernière est de l'Evêque de Léon, et peint la simplicité de son âme en recevant le témoignage le plus flatteur que son Prince put rendre à ses vertus et à ses services.

A Hamm, le 10 Février, 1793.

J'ai appris, Monsieur, avec une reconnaissance bien réelle, les soins que vous vous êtes donnés pour obtenir de la généreuse nation chez la quelle vous vous êtes retiré, des secours pour les malheureux émigrés, tant de votre ordre, que de tous ceux de l'état. Je vous aurois témoigné plutôt toute l'admiration que votre respectable conduite m'a donnée, si je n'avois été entraîné par les affaires.

Malgré la douleur qui est venue m'accabler, et les occupations qui sont une suite du malheur cruel que j'éprouve, je ne saurois tarder d'avantage à vous marquer, Monsieur, toute l'amitié et toute l'estime que vous m'avez inspiré.

(Signé)

LOUIS STANISLAS XAVIER

Au bas.—M. L'EVEQUE de St. PAUL de LÉON.

A Blankenburg, le 22 Juin, 1797.

Je ne saurois, Monsieur, laisser partir M. le Baron de Roll, sans vous renouveler les sincères assurances de tous les sentimens que votre conduite m'inspire. Votre modestie s'étonne des éloges que vous recevez ; mais l'admiration générale et la tendre reconnaissance de tous les bons François, et surtout la mienne, vous sont bien justement acquises. Je profite aussi de cette occasion pour vous prier d'être l'interprète des mêmes sentimens auprès de Monsieur et de Madame la Marquise de Buckingham. Les biens qu'ils font à la cause en général et à nos malheureux émigrés en particulier, sont des titres qui ne peuvent jamais s'effacer.

Je vous prie, Monsieur, d'être bien persuadé de ma parfaite estime et de tous mes autres sentimens pour vous.

(Signé)

LOUIS.

LETTRE DE M. L'EVEQUE DE LEON AU ROI LOUIS XVIII.

Sire,

On n'a pas pu exagérer à votre Majesté mon dévouement à sa personne sacrée, mon zèle pour sa cause et celle de son auguste famille. Mais en lui parlant de moi, on a certainement donné trop de valeur au peu de bien que j'ai pu faire, et au peu de services que j'ai pu rendre. Je suis confus de l'attention que votre Majesté a daigné y donner, et je suis infiniment sensible aux bontés et à la satisfaction qu'elle a bien voulu me témoigner par la lettre dont elle m'a honoré.

Je suis avec le plus profond respect,

Sire,

de votre Majesté

le très-humble et soumis serviteur et sujet,

J. F. Ev. de LÉON.